

Le Monde

LE MONDE - Jeudi 5 Juin 1997

A bras le corps dans l'enfer du Nord

La vie de Jésus. Bruno Dumont enregistre avec une sensibilité écorchée les conditions qui rendent possible un crime raciste dans une zone rurale où le temps s'est arrêté. Au jeu des cousinages, le nom de Pasolini peut être mentionné.

Il y a le nord de la France, de la campagne plate (pas si plate, n'en déplaise au père Brel, il y a même un télésiège, dans les monts de Flandres) et des rues, avec des maisons en briques. Il y a un type, puis plusieurs qui sillonnent le paysage du plus vite qu'ils peuvent, le plus bruyamment possible, sur leurs Mobylette trafiquées. Il y a un bistrot au village, guère de clients, et la mère du premier type, Freddy.

La mère de Freddy l'attend derrière le comptoir, mi-rogue mi-tendre, Marie la petite amie de Freddy l'attend dans la chambre, pour faire l'amour. Il y a la maladie, cette épilepsie qui saisit parfois le garçon. Il est blond, massif, il ne dit presque rien. Il est beau à sa façon, et fort, certainement. Il dit qu'il cherche du travail, et n'en cherche pas. Il y a la mort, dans un autre coin du même hôpital, où Freddy va régulièrement se faire examiner : un pote atteint du sida, en phase terminale. Il y a ...rien.

Ce rien est la matière du premier film de Bruno Dumont. Il y sculpte à grands coups, à grands ahans. Non qu'il tienne pour quantité négligeable ces lieux, ces faits, surtout ces gens qui habitent ces lieux et subissent ces faits. Au contraire, il leur ouvre grand les bras de sa caméra, si on ose dire, il leur accorde tout l'espace et tout le temps. Mais c'est un constat de néant, de vies bloquées par une absence d'enjeu, évidées par manque d'inscription dans une histoire, dans un avenir possible. Comme si, là, entre course sans but et assouvissement sexuel, entre élevage de pinsons et défis gratuits, le temps s'était arrêté.

Freddy est comme en attente, et en même temps tendu de refus contre ce qui pourrait advenir. Le Freddy de Dumont, jeune chômeur d'une zone rurale en crise, n'est certainement ni un idiot ni un salaud. Il sait qu'une chose noire se cache dans ce désert de non-vie, il n'en veut pas, il en est terriblement malheureux. Quand il arrive devant chez lui en mobylette, il tombe, il s'écorche, il se marque. Chaque fois. On ne sait pas si c'est exprès ou pas, la question ne se pose pas ainsi. Si un événement arrive dans ce monde hors histoire, il ne pourra qu'engendrer le drame. L'événement, ce sera quand Kader draguera Marie. En deux crises un quiproquo, tout finira très vite, très mal. *La Vie de Jésus* n'est pas un film sur un crime raciste, tout s'est joué en deçà, le meurtre du jeune beur par la bande d'adolescents n'est que l'écume sale d'un marais immobile.

Un état de fait

Ou alors, c'est véritablement un film sur les actes de racisme ordinaire, ceux que ne commandent aucune idéologie, aucun volontarisme, ceux que « produit » un état de fait. Il y a « ça », ce monde sans horizon – pas même la campagne, pas même l'amour, pas même la mer – alors ça donne « ça » :

l'ennui insondable qui soudain crache un instant de totale violence. Quelque chose de très enfoui (d'animal ? de barbare ?), qu'on voyait bouger comme on devine les muscles sous la peau du torse nu de Freddy, est remonté. Passage sans hiatus de vies assommées à des vies (celle de la victime, celle du meurtrier) brisées irrémédiablement.

La force du film et sa dignité tiennent à la manière dont le cinéaste regarde non seulement sans hostilité mais surtout sans aucun sentimentalisme ceux qui peuplent l'univers où il a planté sa caméra. Dumont s'est inventé une place d'où il peut tout montrer – les scènes de sexe, d'agression, de séduction, d'errance vide, de rituels collectifs traditionnels (la fanfare, le concours de pinson). Jusqu'à ce plan magnifique, celui de la nudité de la mère sortant du bain, né d'une nécessité de mise en scène et non d'une obligation narrative, « plan témoin » de la totale légitimité d'un regard de cinéaste.

Pourquoi le film s'appelle-t-il *La Vie de Jésus* ? Pendant la projection, on ne songe guère à Jésus (ni à Renan, ni à Mauriac). Littéralement, Freddy n'est certes pas la réincarnation moderne du Christ. Mais, s'il s'agit de suggérer (seulement suggérer, pas démontrer ou analyser) une mise en question d'un état élémentaire, « basique » de l'humanité face à ses démons, avant toute sociologie et toute psychologie, alors oui. On est bien dans le domaine du mythe, un mythe matérialiste.

Non sans raison, on a évoqué lors de la présentation à Cannes du film (où il a reçu un accueil enthousiaste), des parentés avec Robert Bresson, avec Maurice Pialat (*Le Monde daté du 11-12 mai*). Il y a toujours grand péril à imposer à un jeune cinéaste des références aussi prestigieuses. Mais à ce jeu des cousinages, et sans vouloir ensevelir Bruno Dumont sous les références alors que son cinéma tient fort bien debout tout seul, on mentionnerait volontiers Pasolini. Moins celui de *l'Évangile selon Saint Mathieu* que celui d'*Accatone*, pour la présence brute de jeunes corps : dans leurs convulsions passe l'écho d'un souffle absolu.

J.M.F